

## *Napoléon et les stratèges de l'Antiquité*

L'objectif sera ici d'examiner les références explicites de Napoléon à des stratèges de l'Antiquité dans ses décisions militaires et dans ses réflexions sur la guerre en général. Les stratèges de l'Athènes antique conduisaient l'armée. Élus par les tribus et au nombre de dix, ils se spécialisèrent mais donnèrent parfois une sorte de prééminence à l'un d'entre eux, tel Thémistocle durant la guerre contre les Perses. Leur fonction évolua et dépassa les aspects de conduite militaire pour inclure les aspects politiques des guerres entreprises par la cité : il s'agit dès lors pour eux d'analyser les objectifs, les enjeux et d'y adapter les moyens. La première caractéristique des stratèges telle qu'on l'entend encore aujourd'hui apparut alors, à l'interface du militaire et du politique. La notion de stratégie est en revanche plus floue dans l'Antiquité, y compris chez les Romains lorsqu'ils reprennent les concepts grecs. Ils parlent plutôt d'une *scientia rei militaris* incluant ce que nous appelons la stratégie. Le concept de stratégie n'apparaît vraiment qu'à la fin du 18<sup>e</sup> siècle dans la *Théorie de la guerre* (Paris 1771) du Français Joly de Maizeroy. Mais l'ouvrage n'a guère d'impact et la plupart des théoriciens parlent de « grande tactique », du moins en France. Napoléon emploie cette dernière expression<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> H. Coutau-Bégarie, *Traité de stratégie*, 5<sup>e</sup> édition revue et augmentée, Économica, Paris 2006, pp. 54-56, 59.

En allemand, le mot *Strategie* s'emploie au sein de la *Militärische Gesellschaft* fondée par Gerhard von Scharnhorst à Berlin et fréquentée par le jeune Carl von Clausewitz de 1802 à 1805<sup>2</sup>. Mais c'est l'archiduc Charles d'Autriche qui popularise l'expression avec ses *Grundsätze der Strategie* (Vienne 1813), traduits en français par son ancien aide de camp d'origine belge, le général Philippe de Grunne (*Principes de stratégie*, Vienne 1817), puis par le Suisse Antoine Henri Jomini (Paris 1818). En lisant cette deuxième traduction à Sainte-Hélène en décembre 1818, Napoléon utilise pour la première fois le terme de stratégie. Il ne l'aime guère car il « n'apprécie pas les mots de science » et s'en moque. C'est d'abord un homme d'action et la guerre est pour lui « l'affaire du moment ». Rejetant les définitions de l'archiduc Charles et de Jomini, il préfère définir la stratégie comme « l'art des plans de campagne » et la tactique comme « l'art des batailles »<sup>3</sup>. À l'époque napoléonienne, la stratégie n'a pratiquement pas de dimension politique et désigne l'art de conduire une armée au niveau le plus élevé, celui des grands mouvements sur un théâtre d'opérations, ce qui s'appelle de nos jours l'art opérationnel ou opératif<sup>4</sup>. Les pages qui suivent sont fidèles à cette acception.

Le terme « stratèges » s'applique à des praticiens qui, tels Alexandre et César, ont agi dans des circonstances précises, localement. On parle de « stratégestes » pour qualifier les théoriciens désireux de penser globalement. Même si certains d'entre eux ont pu agir sur le terrain, ce ne fut qu'un moment de leur carrière. Ils restent avant tout connus comme des écrivains. Parmi les auteurs anciens, on peut qualifier de stratégestes Thucydide, Xénophon, Arrien, Polybe, Énée le Tacticien, Frontin, Polyen ou Végèce,

<sup>2</sup> B. Colson, *Clausewitz*, Perrin, Paris 2016, pp. 35-54.

<sup>3</sup> Napoléon, *De la guerre*, éd. par B. Colson, Perrin, Paris 2011, pp. 104-105 = Napoleon, *On War*, ed. by B. Colson, traduit en anglais par G. Elliott, Oxford University Press, Oxford 2015, pp. 84-85.

<sup>4</sup> M. Van Creveld, *Napoleon and the Dawn of Operational Warfare*, dans J.A. Olsen et M. Van Creveld (ed. by), *The Evolution of Operational Art from Napoleon to the Present*, Oxford University Press, Oxford 2011, pp. 9-34; M.V. Leggiere (ed. by), *Napoleon and the Operational Art of War. Essays in Honor of Donald D. Horward*, Brill, Leiden-Boston 2016.

même si leur propos était parfois plus vaste ou plus étroit. Napoléon n'en avait pas vraiment conscience, quoiqu'il ait souvent critiqué les théoriciens, mais la stratégie est à la fois un art et une science, une pratique de l'action et une théorie de l'action<sup>5</sup>. Trois stades chronologiques seront envisagés dans la carrière de Napoléon : sa formation et ses lectures de jeunesse (réflexion) ; ses campagnes (action) ; l'exil à Sainte-Hélène (réflexion).

### *1. Lectures de jeunesse et formation*

Pour le capitaine Jean Colin, auteur d'une étude classique sur l'éducation militaire de Napoléon, rien ne serait plus difficile que de retrouver dans les opérations ou les écrits de ses prédécesseurs l'origine de ses idées stratégiques ou de ses procédés tactiques. Napoléon, dit-il, « n'a pas puisé dans l'histoire militaire les éléments de son art ». La raison était simple : il n'y avait pas à l'époque d'ouvrage complet exposant tout cela. Il était cependant conscient de l'existence de certaines règles générales, supposées établies. Il a des « principes de guerre », dont il sait qu'ils sont admis depuis longtemps. Il a donc travaillé et lu<sup>6</sup>.

À l'école militaire de Brienne, il n'a pas appris le grec mais il a fait un peu de latin<sup>7</sup>. Dans les classes supérieures, il a vu notamment les *Commentaires* de César, le *Jugurtha* et le *Catilina* de Salluste, les premier et vingt-et-unième livres de Tite-Live<sup>8</sup>. Comme beaucoup de ses contemporains, il a fort apprécié les *Vies parallèles* (ou *Vie des hommes illustres*) de Plutarque, dans la traduction française de Dacier (4 voll., Paris 1778)<sup>9</sup>. Les stratèges de l'Antiquité, il

<sup>5</sup> Coutau-Bégarie, *Traité de stratégie* cit., pp. 29, 35.

<sup>6</sup> J. Colin, *L'éducation militaire de Napoléon*, Chapelot, Paris 1900, pp. 146-147, 174.

<sup>7</sup> « Il n'entend pas le latin », précisera cependant le général Bertrand à Sainte-Hélène : H.G. Bertrand, *Cahiers de Sainte-Hélène. Les 500 derniers jours (1820-1821)*, éd. par F. Houdecek, Perrin, Paris 2021, p. 117.

<sup>8</sup> A. Chuquet, *La jeunesse de Napoléon*, 2<sup>e</sup> édition revue et augmentée, Armand Colin, Paris 1898, pp. 103-104.

<sup>9</sup> J.-O. Boudon, *Napoléon et l'hellénisme*, « Anabases » 20, 2014, pp. 33-48: p. 35.

les découvre surtout de manière indirecte, au travers de la lecture d'auteurs du 18<sup>e</sup> siècle. À première vue, on ne peut pas dire qu'il a puisé sa manière de faire la guerre dans l'étude raisonnée et méthodique des campagnes d'Alexandre ou de César<sup>10</sup>. Comme toujours avec Napoléon, il faut cependant se méfier des mémoires de ses contemporains – singulièrement ici ceux de Chaptal – mais aussi des études trop critiques de certains officiers comme le comte Arthur de Lort de Sérignan (pseudonyme Arthur de Ganniers). Même s'ils soulignent des vérités, mieux vaut recouper leurs assertions avec des données objectives. Par ses déclarations à Sainte-Hélène, on sait que Napoléon a dû lire, entre autres, le *Polybe* du chevalier de Folard dans sa jeunesse<sup>11</sup>.

Jean-Charles de Folard (1669-1752) fut l'écrivain militaire le plus discuté de la première moitié du 18<sup>e</sup> siècle, et pas seulement en France. Vétéran des dernières guerres de Louis XIV, il avait écrit des *Commentaires sur Polybe*. On en a surtout retenu qu'il préconisait des attaques d'infanterie en colonne plutôt qu'en ligne, le choc ayant pour lui plus d'impact que le feu. Mais il s'appuyait pour démontrer cela sur une étude approfondie des Grecs et des Romains. Tous les grands historiens avaient été lus, de Thucydide à Ammien Marcellin, en passant par Salluste. Folard précisait les éditions qu'il avait consultées : l'*Art militaire* du Grec Onosander dans la traduction de Vigenère (Paris 1605), l'*Histoire de la guerre des Juifs contre les Romains* de Flavius Josèphe dans celle d'Arnaud d'Andilly, les *Vies parallèles* de Plutarque dans celle d'André Dacier, la *Cyropédie* dans celle de François Charpentier, les autres œuvres de Xénophon, les *Guerres d'Alexandre* d'Arrien et la *Guerre civile* de César dans les versions un peu arrangées de Nicolas Perrot d'Ablancourt. Pour les *Histoires* de Polybe, il s'appuyait sur la traduction en latin d'Isaac Casaubon (1609) mais il n'en était pas

<sup>10</sup> J.-A. Chaptal, *Mes souvenirs sur Napoléon*, éd. par A. Chaptal, Plon, Paris 1893, p. 348; A. de Ganniers, *Napoléon chef d'armée. Sa formation intellectuelle, son apogée, son déclin*, « Revue des questions historiques » 73 (n.s. 29), 1903, pp. 510-578 : pp. 514, 520-521.

<sup>11</sup> Napoléon, *De la guerre* cit., p. 110; *Napoléon stratège*, éd. par É. Robbe et F. Lagrange, Liénart-Musée de l'Armée, Paris 2018, p. 52.

satisfait et obtint de dom Thuillier, un bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, alors à la pointe de la recherche philologique, d'en faire une nouvelle traduction française. Folard y ajouta alors ses commentaires. Le premier tome parut en 1727. Il y en aurait huit en tout. Une réédition intégrale parut en 1753, une autre en 1774. Une traduction allemande avait été publiée à Vienne en 1760 et une version abrégée à Paris en 1754, en trois volumes<sup>12</sup>.

Polybe se détache des autres historiens et théoriciens de la guerre dans l'Antiquité. Auteur d'un *Traité de tactique* malheureusement perdu, il est un professionnel de la guerre et un contemporain de ce qu'il décrit. Sa méthode d'investigation est très poussée. Avant de raconter une campagne ou une bataille, il se rend sur place pour se rendre compte par lui-même<sup>13</sup>. Pour Polybe, la succession des événements dans l'histoire suit un schéma rationnel. Les victoires d'Hannibal et de Scipion sont dues à la prédominance, chez eux, de la part de raison qui existe en tout homme. Polybe consacre donc de longs paragraphes à examiner le raisonnement et les plans des généraux. Un chef doit réfléchir et surmonter ses sentiments. Avant de commander les autres, il doit en quelque sorte se vaincre lui-même. Il doit être audacieux et en même temps prudent. Il doit apprendre à saisir les occasions qui se présentent et éviter de se lancer inconsidérément dans une bataille. La première condition de la victoire est dans la présence d'un chef qui décide, commande et exécute, puis de troupes sachant manœuvrer, obéir aux ordres et se plier à la discipline, le tout conformément à la « tactique », c'est-à-dire l'art de la guerre. Il entend ainsi donner à réfléchir aux généraux et aux dirigeants

<sup>12</sup> J. Chagniot, *Le chevalier de Folard. La stratégie de l'incertitude*, Éditions du Rocher, Monaco 1997, pp. 163, 259; id., *L'apport des Anciens dans l'œuvre de Folard*, dans B. Colson et H. Coutau-Bégarie (éd. par), *Pensée stratégique et humanisme. De la tactique des Anciens à l'éthique de la stratégie*, Économica, Paris 2000, pp. 111-124; B. Colson, *L'art de la guerre de Machiavel à Clausewitz dans les collections de la bibliothèque universitaire Moretus Plantin*, Presses universitaires de Namur, Namur 1999, pp. 152-155.

<sup>13</sup> M. Dubuisson, *Polybe et la « militia Romana »*, dans Colson et Coutau-Bégarie, *Pensée stratégique et humanisme* cit., pp. 1-23: p. 3 ; P. Pédech, *La méthode historique de Polybe*, Les Belles Lettres, Paris 1964, pp. 538-541.

politiques à qui son travail s'adresse. Il se veut concret et donne de véritables leçons pour mener une campagne.

Polybe souligne les avantages de l'offensive et Folard le suit en prônant une stratégie audacieuse, impliquant la présence sur le terrain du commandant en chef. Il souligne aussi l'importance de l'unité de commandement : les Romains avaient tort de confier leurs armées à deux consuls en même temps. On a vu le résultat face à Hannibal durant la Deuxième Guerre punique. Les Romains comprirent la leçon et nommèrent Fabius dictateur. Folard souligne aussi qu'un chef doit envisager toutes les possibilités lorsqu'il commande en campagne. Il doit toujours tenir compte de la façon dont réagira l'ennemi et, pour cela, imaginer tous les cas de figure pour n'être pas pris au dépourvu. Le jeune Napoléon Bonaparte a dû s'imprégner de tout cela : on trouve ici plusieurs lignes de force de son futur exercice du commandement. Il devait d'autant plus apprécier Folard qu'il appartenait, comme lui, à une petite noblesse de province ambitionnant de prendre la place des grands seigneurs incompetents qui commandaient alors les armées françaises. Il avait en tête, comme Folard, un état idéal organisé pour la guerre, tel celui de Frédéric II en Prusse ou la Rome républicaine<sup>14</sup>.

C'est dans le *Polybe* de Folard que Napoléon a pu découvrir les manœuvres stratégiques et tactiques constitutives de « l'art occidental de la guerre » : l'ordre de bataille d'Épaminondas aux batailles de Leuctres et de Mantinée, appelé « ordre oblique » par Végèce, l'enveloppement des Romains par les ailes orchestré par Hannibal à Cannes, la manœuvre sur lignes intérieures du consul Claudius Néron contre Hasdrubal ou le mouvement tournant de César contre les lieutenants de Pompée à Ilerda en Espagne<sup>15</sup>. À côté de Folard, on sait que le jeune Bonaparte lut d'abord les auteurs de son siècle : Feuquière, du Teil, Bourcet, Guibert, Lloyd.

<sup>14</sup> F. Biet, *Les réflexions stratégiques du XVIII<sup>e</sup> siècle d'après l'œuvre de Polybe*, « Histoire, économie et société » 15, 2, 1996, pp. 231-244; L. Poznanski, *La polymologie pragmatique de Polybe*, « Journal des savants » 1, 1994, pp. 19-74; pp. 23-24, 34.

<sup>15</sup> Colson, *L'art de la guerre* cit., pp. 156-159; A. Jones, *The Art of War in the Western World*, Oxford University Press, New York-Oxford 1989, pp. 75-79.

Mais ceux-ci faisaient de fréquentes allusions aux guerres de l'Antiquité, qui constituaient pour eux la première référence. On sait également qu'il lut Machiavel<sup>16</sup>.

D'après les *Mémoires* de son frère Joseph, Napoléon était un jeune homme studieux qui ramenait de nombreux livres avec lui lorsqu'il revenait en Corse, dans les années 1786-1788. Jeune lieutenant d'artillerie, il lisait les auteurs anciens dans les traductions françaises et, devant les officiers de la garnison de Bastia, il commentait avec un esprit critique surprenant les guerres de l'Antiquité, les succès et les fautes des grands capitaines<sup>17</sup>. L'*Histoire ancienne* de l'abbé Charles Rollin (6 voll., Paris 1740) était une de ses lectures favorites. Il le consultera encore à Sainte-Hélène. Il y prit des notes en 1788 et composa à partir d'elles une « notice sur Hannibal », soulignant les aspects de son génie militaire<sup>18</sup>.

## 2. *Le temps des campagnes*

D'une manière générale, Napoléon répugnait à reconnaître ce qu'il devait à ses prédécesseurs et aimait faire croire qu'il avait tout inventé en matière d'art militaire. Les textes montrant qu'il s'est inspiré de tel ou tel stratège pour mener ses campagnes sont donc très peu nombreux. On a toutefois gardé quelques lettres précédant sa première campagne d'Italie, où il demande explicitement à la Bibliothèque nationale et au Dépôt de la guerre de lui fournir des ouvrages. Il s'agit de l'*Histoire militaire du prince Eugène*, des *Mémoires* de Maillebois, des *Campagnes de Villars en Italie*, de celles de Vendôme, de Coigny et du prince de Conti, des *Mémoires pour servir à la vie de Catinat*<sup>19</sup>. Ces titres concernent essentielle-

<sup>16</sup> Colin, *L'éducation militaire de Napoléon* cit., pp. 114-126, 137.

<sup>17</sup> N. Tomiche, *Napoléon écrivain*, Armand Colin, Paris 1952, pp. 14-15.

<sup>18</sup> P. Hicks, *Napoleon and Hannibal*, « *Napoleonica. La Revue* » 35, 2019, pp. 42-48: p. 44.

<sup>19</sup> Napoléon Bonaparte, *Correspondance générale*, Fayard, Paris, 15 voll.: vol. XV, *Les chutes, janvier 1814-mai 1821. Supplément (1788-1813)*, 2018, pp. 1184-1185, n° 110.S-114.S, au général Calon, Directeur général, Dépôt des cartes et plans, à Barthélemy, Directeur de la Bibliothèque Nationale, Conservatoire de la Bibliothèque Nationale, Paris, 11, 13 e 17 ventôse an IV [1, 3 et 7 mars 1796].

ment les campagnes des généraux français en Italie au 18<sup>e</sup> siècle. Bonaparte a besoin de connaître les guerres les plus récentes qui se sont livrées sur le théâtre où il va opérer. Pierre de Bourcet, connu pour son étude de la guerre en montagne, avait été le conseiller du maréchal de Maillebois durant la campagne de 1745 en Italie et l'on peut faire plusieurs rapprochements entre celle-ci et la conduite des opérations par Bonaparte en 1796<sup>20</sup>. Un des volumes demandés, *l'Histoire de la guerre des Alpes, ou Campagne de MDCCXLIV, par les armées combinées d'Espagne et de France...* (Amsterdam 1777) du marquis Maximilien-Henri de Saint-Simon (1720-1799), exposait en guise de très longue préface la campagne d'Hannibal en ces lieux, d'après les récits de Tite-Live et de Polybe. Cela dut rappeler au général Bonaparte ses lectures de jeunesse. Toujours est-il, comme l'a bien démontré Peter Hicks, que la proclamation lue à ses troupes à Nice avant le début des opérations – la vraie, pas celle débutant par « Soldats ! Vous êtes nus, mal nourris, ... » qui fut inventée à Sainte-Hélène – ressemblait singulièrement à celle d'Hannibal à son armée<sup>21</sup>. Il y eut là plus qu'une réminiscence ...

Après la bataille de Lodi en mai 1796, le général Bonaparte tend la main aux « descendants des Brutus, des Scipions et des grands hommes que nous avons pris pour modèles », dit-il à ses troupes<sup>22</sup>. Un an plus tard, il se compare à Alexandre dans la première lettre écrite à Talleyrand depuis son quartier général de Milan, le 26 juillet 1797<sup>23</sup>. Mais ces allusions relèvent de son sens de la propagande

<sup>20</sup> *Principes de la guerre de montagne par M. de Bourcet*, éd. par P. Arvers, Imprimerie nationale, Paris 1888; G. Candela, *L'armée d'Italie. Des missionnaires armés à la naissance de la guerre napoléonienne*, Presses universitaires de Rennes, Rennes 2011, p. 221.

<sup>21</sup> P. Hicks, *Napoleon and Hannibal* cit., pp. 46-48.

<sup>22</sup> Proclamation à l'armée d'Italie, 1<sup>er</sup> prairial an IV (20 mai 1796), citée par J.-O. Boudon, *Napoléon, le dernier Romain*, Les Belles Lettres, Paris 2021, p. 71. Cfr. A. Giardina, *Dalla Rivoluzione francese alla prima guerra mondiale: miti repubblicani e miti nazionali*, dans A. Giardina et A. Vauchez, *Il mito di Roma. Da Carlo Magno a Mussolini*, Laterza, Roma-Bari 2000, pp. 117-159, 143-147.

<sup>23</sup> Napoléon Bonaparte, *Correspondance générale* cit., vol. I, *Les apprentis-sages 1784-1797*, 2004, p. 1081, n° 1822, à Talleyrand, Ministre des relations extérieures, 8 thermidor anno V.



et n'indiquent pas qu'il ait modelé ses décisions stratégiques sur celles de ces personnages. Hannibal apparaît davantage comme un modèle lors de la deuxième campagne d'Italie. À l'hospice du Grand Saint-Bernard, d'après Gachot, il demande un Tite-Live et relit le passage de la traversée des Alpes<sup>24</sup>. Lors d'un tête-à-tête à la Malmaison avec le poète Népomucène-Louis Lemercier (1771-1840) dans la deuxième moitié de l'année 1800, ce dernier rapporte que le Premier consul voit en Hannibal le plus grand homme de l'Antiquité. César n'est que « le héros des poètes ». Hannibal « est le plus grand capitaine du monde »<sup>25</sup> ! Dans son cabinet de travail au château de Saint-Cloud en 1802, la cheminée est décorée de « deux beaux bustes en bronze de Scipion et d'Annibal ». Son cabinet est précédé d'une chambre à coucher qu'il n'habite pas et dont le seul ornement est un buste antique de César placé sur la cheminée<sup>26</sup>.

Il ne reconnaît pas s'être inspiré de telle ou telle manœuvre d'un stratège de l'Antiquité pour mener ses campagnes. En praticien, il médite logiquement les opérations les plus récentes<sup>27</sup>. C'est encore le cas en 1805. Il s'intéresse à la campagne du maréchal de Belle-Isle en Allemagne durant la guerre de Succession d'Autriche. Il ordonne au maréchal Murat, le 25 août, de se procurer le récit de ses opérations en 1742 sur ce théâtre<sup>28</sup>. Mais son intérêt pour les stratèges de l'Antiquité ne faiblit pas. Il se pose même des questions sur la fiabilité des sources à leur sujet. Lors d'une entrevue avec l'ambassadeur persan Mirza Mohammad-Reza Khan, le 29 avril 1807, celui-ci lui apprend que dans son pays l'histoire d'Alexandre le Grand n'est pas celle répandue en Europe. Intrigué,

<sup>24</sup> E. Gachot, *La deuxième campagne d'Italie (1800)*, Perrin, Paris 1899, p. 181.

<sup>25</sup> N.-L. Lemercier, *Moyse, poème en quatre chants*, Bossange, Paris 1823, p. 212 (« Notice historique » en appendice).

<sup>26</sup> C.-F. de Méneval, *Mémoires pour servir à l'histoire de Napoléon I<sup>er</sup> depuis 1802 jusqu'à 1815*, éd. par N.-J.-E. de Méneval, 3 voll., Dentu, Paris 1893-1894: vol. I, p. 201.

<sup>27</sup> S. Wilkinson, *The Rise of General Bonaparte*, Clarendon Press, Oxford 1930, pp. 146-147, 149, 156-157.

<sup>28</sup> Napoléon Bonaparte, *Correspondance générale* cit., vol. V, *Boulogne, Trafalgar, Austerlitz 1805*, 2008, p. 618, n° 10657, au maréchal Berthier, Pont-de-Briques, 7 fructidor an XIII.

Napoléon écrit alors à son ministre de l'Intérieur pour qu'il s'enquière de l'existence à la Bibliothèque impériale d'une « histoire d'Alexandre en langue persane, qui diffère de celles que nous avons »<sup>29</sup>.

En 1808, on trouve trace de son intérêt pour les stratégies de l'Antiquité dans la commande d'une bibliothèque portative transmise par son secrétaire Méneval à Antoine Alexandre Barbier, bibliothécaire attitré de l'empereur. À côté notamment des ouvrages de religion et d'histoire, Napoléon voudrait que Barbier, aidé par un bon géographe, lui rédige « des mémoires sur les campagnes qui ont eu lieu sur l'Euphrate et contre les Parthes à partir de celle de Crassus jusqu'au huitième siècle, en y comprenant celles d'Antoine, de Trajan, de Julien, etc. ; tracer sur des cartes d'une dimension convenable le chemin qu'a suivi chaque armée, avec les noms anciens et nouveaux des pays et des principales villes ; des observations géographiques du territoire, et des relations historiques de chaque expédition, en les tirant des auteurs originaux »<sup>30</sup>. L'identification des campagnes anciennes est assez précise, ce qui indique leur connaissance, mais Napoléon veut que Barbier lui mène le travail. Il n'a pas le temps de retourner lui-même aux « auteurs originaux ». Son intérêt pour les campagnes orientales des Romains est peut-être une conséquence de la forme prise par les événements en Espagne et dans d'autres territoires occupés par l'armée française.

Le projet de cette bibliothèque de campagne est relancé en 1809. L'empereur veut cette fois une partie « histoire ancienne par les originaux, et histoire ancienne par les modernes ». Des hommes de lettres seraient chargés d'en supprimer tout ce qui est « inutile » pour lui, « comme notes d'éditeurs, etc., tout le texte grec et latin ; ne conserver que la traduction française ; quelques ouvrages

<sup>29</sup> Napoléon Bonaparte, *Correspondance générale* cit., vol. VII, *Tilsit, l'apogée de l'Empire 1807*, 2010, p. 728, n° 15494, à Champagny, ministre de l'Intérieur, Finkenstein, 2 mai 1807.

<sup>30</sup> *Mémoires du baron Fain, premier secrétaire du cabinet de l'Empereur*, éd. par P. Fain, Plon, Paris 1908, pp. 70-71: Méneval à Barbier, Bayonne, 17 juillet 1808.

italiens, seulement, dont il n'y aurait pas de traduction, pourraient être conservés en italien »<sup>31</sup>. Même si ce projet n'a jamais abouti, il témoigne de l'intérêt de Napoléon pour les guerres de l'Antiquité. Le baron Fain se rappelle que « tantôt il ouvrait la bibliothèque et relisait une scène de Corneille, un fragment de Tacite, les commentaires de César, quelques pages de Quinte-Curce ou de Frédéric »<sup>32</sup>.

Dans une longue lettre à son frère Joseph, monté sur le trône d'Espagne, Napoléon donne une véritable leçon de stratégie où apparaissent Alexandre et César. Joseph a évacué sa capitale, Madrid, soulevée contre lui. Désireux de suivre les conseils réitérés de l'empereur au sujet de la réunion des forces, il propose de rassembler toutes ses troupes en une masse de 50.000 hommes et de marcher ensuite sur la capitale. Cette concentration de forces serait telle qu'elle l'amènerait à interrompre momentanément les communications avec la France, jusqu'à l'arrivée des premières troupes de la Grande Armée en provenance d'Allemagne. Durant cette période, Napoléon n'aurait pas de nouvelles de l'armée de son frère et celui-ci n'en aurait pas de la Grande Armée. Napoléon le met en garde et insiste sur la nécessité d'avoir une véritable ligne d'opérations reliée à un centre d'opérations. On peut interrompre momentanément ses communications avec son pays d'origine et les forces amies qui arrivent en renfort, mais on doit s'assurer que les opérations à entreprendre seront reliées à un centre avec des hôpitaux, des approvisionnements en vivres et en munitions. Il faut organiser ce centre où l'on peut se refaire et se réapprovisionner : c'est cela, avoir une ligne d'opérations. Or Joseph n'a rien prévu. Il fait le malin en essayant de faire comprendre à son frère qu'il a bien assimilé le principe de marcher réuni mais il en oublie un autre, tout aussi essentiel. Même les meilleurs généraux, comme Alexandre et César, seraient en tort d'agir de la sorte, même avec les meilleurs soldats : « Avec une armée composée d'hommes comme ceux de la Garde, et commandée par le général le plus

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 72: Méneval à Barbier, Schönbrunn, 12 juin 1809.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 105. Voir aussi C.-E. Vial, *Napoléon et les bibliothèques*, Perrin-CNRS Editions, Paris 2021.

habile, Alexandre ou César, s'ils pouvaient faire de telles sottises, on ne pourrait répondre de rien ; à plus forte raison dans les circonstances où est l'armée d'Espagne »<sup>33</sup>.

Le 24 avril 1809, après ses premières victoires sur l'Autriche en Allemagne, Napoléon adresse une proclamation à son armée où il souligne le contraste entre « les soldats de César et les colonnes armées de Xerxès »<sup>34</sup>. Ce n'est encore évidemment là qu'un des nombreux discours de propagande, ampoulés et ronflants, dont il avait le secret. César ne lui sert que de faire-valoir. Il en est de même pour Alexandre. En janvier 1813, rentré de la désastreuse campagne de Russie, l'empereur confie à Molé qu'« à partir de trente ans on commence à être moins propre à faire la guerre. Alexandre est mort avant de pressentir le déclin »<sup>35</sup>.

### 3. *Sainte-Hélène : l'art du commandement*

Napoléon s'exprime davantage sur les stratèges de l'Antiquité lorsqu'il est exilé sur l'île de Sainte-Hélène. Il n'est plus dans l'action mais dans la réflexion. Sa bibliothèque va s'enrichir progressivement et lui permettra de préciser sa conception de la guerre, à la lumière notamment d'exemples anciens<sup>36</sup>. Bien qu'il appartienne davantage au mythe qu'à l'histoire, le personnage d'Achille, « fils d'une déesse et d'un mortel », permet à Napoléon de définir ce qu'il entend par « le génie guerrier ». Dans l'art du commandement, il y a en effet, dit-il, « la partie divine [:] c'est tout ce qui

<sup>33</sup> Napoléon Bonaparte, *Correspondance générale* cit., vol. VIII, *Expansions méridionales et résistances 1808-janvier 1809*, 2011, p. 1102, n° 18981, à Joseph, roi d'Espagne, Saint-Cloud, 22 septembre 1808.

<sup>34</sup> *Ibid.*, vol. IX, *Mars 1809-février 1810 Wagram*, 2013, p. 528, n° 20902, n. 1, 24 avril 1809.

<sup>35</sup> Napoléon, *De la guerre* cit., p. 80 = Napoleon, *On War* cit., p. 64.

<sup>36</sup> L. Mascilli Migliorini, *L'ultima stanza di Napoleone. Memorie di Sant'Elena*, Salerno Editrice, Rome 2021; J. Jourquin, *La dernière passion de Napoléon. La bibliothèque de Sainte-Hélène*, Passés Composés, Paris 2021. À la mort de Napoléon, sa bibliothèque se compose de 3.442 volumes représentant 1.033 titres. Elle comprend notamment l'*Histoire des expéditions d'Alexandre* d'Arrien et l'*Histoire d'Alexandre le Grand* de Quinte-Curce ; cf. Boudon, *Napoléon et l'hellénisme* cit., pp. 38-39.

dérive des considérations morales du caractère, du talent, de l'intérêt de votre adversaire, de l'opinion, de l'esprit du soldat qui est fort et vainqueur, faible et battu selon qu'il croit l'être ». À côté, il y a la partie terrestre, c'est-à-dire « les armes, les retranchements, les positions, les ordres de bataille, tout ce qui tient à la combinaison des choses matérielles »<sup>37</sup>.

Le succès à la guerre n'est pas le fruit du hasard, même si ce dernier est présent dans les événements et qu'il faut toujours compter avec lui. Le génie des grands généraux ne se discute pas : « Il n'est pas de grandes actions suivies qui soient l'œuvre du hasard et de la fortune, dit Napoléon ; elles dérivent toujours de la combinaison et du génie. Rarement on voit échouer les grands hommes dans leurs entreprises les plus périlleuses. Regardez Alexandre, César, Hannibal, [...] ils réussissent toujours ; est-ce parce qu'ils ont du bonheur qu'ils deviennent ainsi de grands hommes ? Non ; mais parce qu'étant de grands hommes, ils ont su maîtriser le bonheur. Quand on veut étudier les ressorts de leurs succès, on est tout étonné de voir qu'ils avaient tout fait pour l'obtenir »<sup>38</sup>.

À la guerre, le chef est tout : « La présence du général est indispensable ; c'est la tête, c'est le tout d'une armée : ce n'est pas l'armée romaine qui a soumis la Gaule, mais César ; ce n'est pas l'armée carthaginoise qui faisait trembler la république aux portes de Rome, mais Hannibal ; ce n'est pas l'armée macédonienne qui a été sur l'Indus, mais Alexandre [...] »<sup>39</sup>.

Les stratèges de l'Antiquité lui servent de références pour définir les qualités d'un général. Il doit absolument, selon lui, avoir autant de caractère que d'esprit. Il doit garder la tête froide pour voir clair, éviter de « se faire des tableaux » et poursuivre ses décisions avec fermeté. L'esprit, le talent, les lectures ne suffisent pas. La force d'âme est plus importante encore. Il vaut mieux beau-

<sup>37</sup> *Mémoires pour servir à l'histoire de France, sous Napoléon, écrits à Sainte-Hélène, par les généraux qui ont partagé sa captivité, et publiés sur les manuscrits entièrement corrigés de la main de Napoléon*, Didot et Bossange, Paris, 8 voll., 1823-1825 : vol. V (Montholon), p. 76.

<sup>38</sup> E. de Las Cases, *Le Mémorial de Sainte-Hélène*, éd. par M. Dunan, Flammarion, Paris, 2 voll., 1983 : vol. II, p. 575.

<sup>39</sup> *Mémoires pour servir à l'histoire de France* cit., vol. II (Montholon), p. 90.

coup de caractère et peu d'esprit : « Les hommes qui ont médiocrement d'esprit et un caractère proportionné réussiront souvent dans ce métier ; il faut autant de base que de hauteur. Le général qui a beaucoup d'esprit et du caractère au même degré, c'est César, Hannibal, Turenne, le prince Eugène et Frédéric »<sup>40</sup>.

#### 4. *Les principes de la guerre*

Napoléon est convaincu que l'art de la guerre a « des principes invariables », qui consistent principalement à bien évaluer la force de l'ennemi<sup>41</sup>. Devant Las Cases, il évoque à ce sujet les trois plus grands stratèges de l'Antiquité : Alexandre, Hannibal et César. Le premier, à peine sorti de l'enfance, conquiert une partie du globe avec une poignée d'hommes. Ce n'est pas « une simple irruption », une sorte de déferlement, de déluge : tout est calculé avec profondeur, exécuté avec audace, conduit avec sagesse. Le jeune roi se montre « à la fois grand guerrier, grand politique, grand législateur ; malheureusement quand il atteint le zénith de la gloire et du succès, la tête lui tourne ou le cœur se gâte. Il avait débuté avec l'âme de Trajan, il finit avec le cœur de Néron et les mœurs d'Héliogabale ». César, lui, commence sa carrière fort tard, ayant débuté « par une jeunesse oisive et des plus vicieuses » ; mais il la finit avec « l'âme la plus active, la plus élevée, la plus belle ». Hannibal est « le plus audacieux de tous, le plus étonnant peut-être, si hardi, si sûr, si large en toutes choses ; qui, à vingt-six ans, conçoit ce qui est à peine concevable, exécute ce qu'on devait tenir pour impossible ; qui, renonçant à toute communication avec son pays, traverse des peuples ennemis ou inconnus qu'il faut attaquer et vaincre, escalade les Pyrénées et les Alpes, qu'on croyait insurmontables, et ne descend en Italie qu'en payant de la moitié de son armée la seule acquisition de son champ de bataille, le seul droit

<sup>40</sup> *Précis des événements militaires arrivés pendant les six premiers mois de 1799*, in *Correspondance de Napoléon I<sup>er</sup> publiée par ordre de l'Empereur Napoléon III*, Plon et Dumaine, Paris, 32 voll., 1858-1870: vol. XXX, p. 266. Il s'agit évidemment du prince Eugène de Savoie et non d'Eugène de Beauharnais.

<sup>41</sup> *Campagnes d'Égypte et de Syrie* : *ibid.*, XXX, p. 171.

de combattre ; qui occupe, parcourt et gouverne cette même Italie durant seize ans, met plusieurs fois à deux doigts de sa perte la terrible et redoutable Rome, et ne lâche sa proie que quand on met à profit la leçon qu'il a donnée d'aller le combattre chez lui ». Ses exploits ne sont pas dus au hasard ni à la chance.

« Tous ces grands capitaines de l'Antiquité, poursuit Napoléon, et ceux qui, plus tard, ont dignement marché sur leurs traces, n'ont fait de grandes choses qu'en se conformant aux règles et aux principes naturels de l'art ; c'est-à-dire par la justesse des combinaisons et le rapport raisonné des moyens avec leurs conséquences, des efforts avec les obstacles. Ils n'ont réussi qu'en s'y conformant, quelles qu'aient été d'ailleurs l'audace de leurs entreprises et l'étendue de leur succès. Ils n'ont cessé de faire constamment de la guerre une véritable science. C'est à ce titre seul qu'ils sont nos grands modèles, et ce n'est qu'en les imitant qu'on doit espérer en approcher »<sup>42</sup>.

Napoléon s'est répété à ce sujet : « Les principes de César ont été les mêmes que ceux d'Alexandre et d'Hannibal : tenir ses forces réunies, n'être vulnérable sur aucun point ; se porter avec rapidité sur les points importants, s'en rapporter aux moyens moraux, à la réputation de ses armes, à la crainte qu'il inspirait, et aussi aux moyens politiques pour maintenir dans la fidélité ses alliés, dans l'obéissance les peuples conquis ; se donner toutes les chances possibles pour s'assurer la victoire sur le champ de bataille ; pour cela faire, y réunir toutes ses troupes<sup>43</sup>. [...] Les principes de l'art de la guerre sont ceux qui ont dirigé les grands capitaines dont l'histoire nous a transmis les hauts faits : Alexandre, Hannibal, César, Gustave-Adolphe, Turenne, le prince Eugène, Frédéric le Grand. [...] Faites la guerre offensive comme Alexandre, Hannibal, César, Gustave-Adolphe, Turenne, le prince Eugène et Frédéric ; lisez, relisez l'histoire de leurs quatre-vingt-trois campagnes, modelez-vous sur eux ; c'est le seul moyen de devenir grand capitaine et de surprendre les secrets de l'art ; votre

<sup>42</sup> Las Cases, *Le Mémorial* cit., II, pp. 575-577.

<sup>43</sup> *Dix-huit notes sur l'ouvrage intitulé* Considérations sur l'art de la guerre, in *Correspondance de Napoléon I<sup>er</sup>* cit., XXXI, pp. 353-354.

génie ainsi éclairé vous fera rejeter les maximes opposées à celles de ces grands hommes »<sup>44</sup>.

##### 5. *Limites et intérêt des stratèges de l'Antiquité*

Pour Napoléon, la poudre a cependant introduit de trop grands changements dans l'art de la guerre et les stratèges de l'Antiquité ne s'y retrouveraient plus. La formation en bataillon ou en colonne, les campements, les marches, tout dans la guerre est le résultat de l'invention de la poudre : « Si Gustave-Adolphe ou Turenne arrivait dans un de nos camps à la veille d'une bataille, ils pourraient commander l'armée dès le lendemain. Mais si Alexandre, César ou Hannibal revenaient ainsi des Champs Élysées, il leur faudrait au moins un ou deux mois pour bien comprendre ce que l'invention de la poudre, les fusils, les canons, les obusiers, les mortiers ont produit et ont dû produire de changements dans l'art de la défensive, comme dans l'art de l'attaque ; il faudrait les tenir pendant ce temps-là à la suite d'un parc d'artillerie »<sup>45</sup>.

La critique des *Considérations sur l'art de la guerre* du général Rogniat donne une occasion supplémentaire à l'empereur déchu de s'exprimer sur les stratèges de l'Antiquité. Il reçoit l'ouvrage en décembre 1818. Le général Joseph Rogniat (1776-1840) avait commandé le génie de la Grande Armée en 1813 et celui de l'armée du Nord en 1815. Comme beaucoup d'auteurs militaires du 18<sup>e</sup> siècle, il part du système de guerre des Romains. Il ne cache pas son admiration pour le génie d'Hannibal, qui franchit les Alpes par une marche imprévue pour transporter son armée dans la plaine du Pô et y accroître ses forces de ses alliés gaulois. Pour lui, le récit de Polybe est plus exact que celui de Tite-Live. Le consul Fabius comprit ensuite que la seule possibilité de vaincre Hannibal était de temporiser et de le harceler pour le réduire progressivement. Rogniat estime qu'un général doit avoir deux grandes qualités :

<sup>44</sup> *Ibid.*, XXXI, pp. 347, 414 e 418.

<sup>45</sup> *Notes sur l'introduction à l'Histoire de la guerre en Allemagne en 1756, entre le roi de Prusse et l'impératrice-reine et ses alliés, etc., par le général Lloyd, ibid.*, XXXI, p. 422.



d'abord un jugement sain et calme, ensuite « des passions impétueuses qui lui impriment la force et la volonté d'exécuter rapidement ce qu'il a conçu avec sagesse ». Il ne voit qu'Hannibal et César qui aient réuni les deux. Alexandre, « cet enfant gâté de la fortune », fut plus heureux que sage<sup>46</sup>.

Rogniat ignore ce que fut au juste la campagne d'Hannibal, rétorque Napoléon : « Il dit que Marengo est une belle manœuvre, mais que je ne l'ai pas inventée, qu'Hannibal l'avait faite le premier. On ne voit pas ce qu'Hannibal a de commun avec la campagne de l'armée de Réserve, où je coupai les communications de l'armée de Mélas, me mis entre Milan, l'Autriche et lui, et la fit capituler. Est-ce qu'Hannibal a coupé Scipion ou tel autre ? Ces critiques sont pénibles de la part d'un lieutenant-général du génie qui devrait se mêler de son compas et de son niveau »<sup>47</sup>. Napoléon revient sur Hannibal et son passage des Alpes en janvier 1821. Sa discussion avec Bertrand confirme sa lecture de Polybe. Il rejette chez celui-ci ce qu'il appelle « des contes de mère nourrice » et se fait sa propre opinion en fonction de sa traversée des Alpes en 1800 et de son habitude du commandement. D'après lui, Hannibal a certainement pris le chemin le plus court, par le mont Genève, et il n'a pas perdu un seul homme dans l'opération. Il revient sur le sujet en mars et confirme qu'il « n'est pas très content de Polybe »<sup>48</sup>.

Ce dernier présente cependant la bataille de Cannes « telle que l'empereur l'entend ». Hannibal n'avait que 50.000 hommes contre 80.000 Romains mais il avait plus de cavalerie et ses troupes étaient beaucoup plus aguerries. Le Carthaginois lâcha d'abord ses

<sup>46</sup> B. Colson, *Le général Rogniat, ingénieur et critique de Napoléon*, Économica, Paris 2006, pp. 543, 546, 548 e 560.

<sup>47</sup> Archives Nationales, Paris (dorénavant abrégé en AN), 390 AP 25, Cahiers de Sainte-Hélène, ms. de 1818 (décembre), pp. 80-82.

<sup>48</sup> Bertrand, *Cahiers de Sainte-Hélène* cit., pp. 74 e 161. La plupart des spécialistes estiment aujourd'hui qu'Hannibal n'a pas dû passer par le mont Genève mais bien par le col du Clapier. Cela correspond mieux au récit de Polybe, qui disposait de sources de première main et s'est rendu sur les lieux une soixantaine d'années après les faits ; cf. M.-F. Avril, *Itinéraires d'Hannibal en Gaule*, Les Éditions de Paris, Paris 1996, pp. 168-170.

cavaliers sur les deux ailes adverses. Les Romains furent enveloppés et détruits presque en entier. « Il n'y a là rien que de fort ordinaire » pour Napoléon. Il trouve aussi que « Polybe est un bavard » et que ses écrits ne lui ont pas laissé grande occasion de mériter les fonctions qu'il a exercées. Il fait aussi une allusion à Tite-Live. Il estime son récit plus vrai que celui de Polybe à propos des prisonniers. Le succès d'Hannibal est dû à sa cavalerie et n'est pas étonnant : « c'étaient de bonnes troupes contre de mauvaises, le nombre n'est pas ce qui importe le plus »<sup>49</sup>. La supériorité numérique était moins importante dans l'Antiquité, parce que le niveau de l'entraînement et du dévouement au chef variait davantage. Le général Rogniat avait dirigé les travaux de fortification de campagne qui devaient appuyer la position tactique autour de Dresde en 1813. Les connaissances techniques des ingénieurs militaires sont le propre des peuples civilisés, selon Napoléon. Comme Machiavel, il emploie le mot « art » dans le sens d'un ensemble de connaissances techniques propres à un métier.

Cela l'amène à faire une distinction dans son évaluation des mérites de César. « César a trois belles campagnes, dit-il : la guerre civile, la guerre d'Afrique qui est son chef-d'œuvre, la guerre d'Espagne contre les généraux de Pompée et même celle contre les Gaulois mais s'il n'avait que cette dernière, elle ne suffirait pas à fonder une grande réputation. Ce sont des barbares, des multitudes armées, braves mais sans discipline, sans connaissance de l'art de la guerre, au lieu que dans les trois autres campagnes il lutte contre des armées habiles et disciplinées comme la sienne »<sup>50</sup>.

À Sainte-Hélène, Napoléon annote les *Commentaires de César, avec des notes historiques, critiques et militaires* (1785) du comte Lancelot Turpin de Crissé (1716-1793)<sup>51</sup>. Colonel-proprétaire d'un

<sup>49</sup> AN, 390 AP 25, ms. janvier-avril 1821 (21 avril), p. 34 (Bertrand, *Cahiers de Sainte-Hélène* cit., pp. 191-192). Le 2 août 216 av. J.-C., Hannibal, avec une armée de 40.000 à 50.000 hommes, vainquit 80.000 Romains, en tua 45.000 et fit 20.000 prisonniers ; cf. Y. Le Bohec, *Histoire militaire des guerres puniques*, Editions du Rocher, Monaco 1996, pp. 190-192.

<sup>50</sup> AN, 390 AP 25, ms. de 1818, p. 54.

<sup>51</sup> *La Conquête de la mémoire. Napoléon à Sainte-Hélène*, Gallimard-Musée de l'Armée, Paris 2016, p. 198.

régiment de hussards, celui-ci était devenu lieutenant-général en 1780 et avait émigré en 1792. Très cultivé, il avait aussi écrit un *Art de la guerre* (1754), puis des *Commentaires sur les Mémoires de Montecucculi* (1769) et sur les *Institutions militaires* de Végèce (1779). Sans être un théoricien de premier plan, il soulignait l'importance de la recherche de la bataille. Il fut surtout un vulgarisateur des idées des personnages qu'il commentait<sup>52</sup>. Tout cela convient à Napoléon. Il a eu des leçons sur les écrits de César à Brienne mais la lecture qui l'a le plus marqué du point de vue de la stratégie, comme dans le cas du *Polybe* de Folard, est indirecte.

Il confie un jour à Gourgaud que, comme César, il avait déjà toutes ses idées essentielles sur la guerre avant d'entreprendre sa première campagne : « La guerre est un singulier art. Je vous assure que j'ai livré soixante batailles. Eh bien, je n'ai rien appris que je ne susse à la première. Voyez César : il se bat à sa dernière bataille comme à la première [...] »<sup>53</sup>. Devant Bertrand, Napoléon souligne par ailleurs que César, comme la plupart des généraux romains, faisait distribuer du blé à ses soldats. Il estime que ce système peut toujours être utile et que « la grande amélioration à faire dans la guerre », c'est d'accoutumer le soldat à porter ses vivres et à faire lui-même sa farine et son pain. Cela permettrait de supprimer l'administration des vivres et de marcher plus vite<sup>54</sup>.

Alexandre le Grand est sans doute le stratège de l'Antiquité avec lequel Napoléon s'identifie le plus. À en croire ses dialogues avec Las Cases, il était déjà attiré par l'Orient et l'épopée d'Alexandre lors de sa première campagne d'Italie. En arrivant sur l'Adriatique, il entrevit ce qu'il y aurait de glorieux à libérer la Grèce de la domination ottomane<sup>55</sup>. Avant de débarquer en Égypte, il rappela à ses troupes que la ville d'Alexandrie avait été fondée par le grand

<sup>52</sup> Sandrine Picaud-Monnerat, *La petite guerre au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Economica, Paris 2010, p. 88 et 626 ; Coutau-Bégarie, *Traité de stratégie* cit., 185.

<sup>53</sup> AN, Archives Gourgaud, 314 AP 30, ms. 40. Une édition complète est maintenant disponible : Gaspard Gourgaud, *Journal de Sainte-Hélène. Version intégrale*, texte établi, présenté et commenté par J. Macé, Perrin, Paris 2019.

<sup>54</sup> AN, 390 AP 25, ms. de novembre 1816 (24 novembre), p. 10. Voir aussi *Mémoires pour servir à l'histoire de France* cit., vol. II par Montholon, p. 51.

<sup>55</sup> Las Cases, *Le Mémorial* cit., I, p. 435, 10-12 mars 1816.

conquérant. À Sainte-Hélène, il travaille aux campagnes d'Alexandre en mars 1820 et fait constamment l'éloge de celui-ci, projetant d'écrire une histoire de ses campagnes<sup>56</sup>. À la bataille d'Issos cependant (334 av. J.-C.), l'empereur perse Darius se porta sur les derrières d'Alexandre et le mit dans une position critique : « c'est le pendant de Marengo », précise Napoléon. Le mouvement fit honneur à Darius, selon lui. Alexandre s'en tira par une brillante victoire mais « un bon général ne doit jamais se mettre dans cette situation »<sup>57</sup>.

Alexandre sert aussi d'exemple pour distinguer les qualités du commandement sur terre et sur mer. Il est né avec les qualités propres pour commander une armée de terre, tandis que les qualités nécessaires pour commander une armée navale ne s'acquièrent que par expérience. Alexandre a pu commander dès son plus jeune âge. L'art de la guerre de terre est un art de génie, d'inspiration. Mais il n'aurait pu commander si jeune une armée navale. « Dans celle-ci, rien n'est génie, ni inspiration ; tout y est positif et expérience. Le général de mer n'a besoin que d'une science, celle de la navigation. Celui de terre a besoin de toutes, ou d'un talent qui équivaut à toutes, celui de profiter de toutes les expériences et de toutes les connaissances. Un général de mer n'a rien à deviner, il sait où est son ennemi, il connaît sa force. Un général de terre ne sait jamais rien certainement, ne voit jamais bien son ennemi, ne sait jamais positivement où il est. Lorsque les armées sont en présence, le moindre accident de terrain, le moindre bois cache une partie de l'armée. L'œil le plus exercé ne peut pas dire s'il voit toute l'armée ennemie, ou seulement les trois quarts. C'est par les yeux de l'esprit, par l'ensemble de tout le raisonnement, par une espèce d'inspiration, que le général de terre voit, connaît et juge. Le général de mer n'a besoin que d'un coup d'œil exercé ; rien des forces de l'ennemi ne lui est caché »<sup>58</sup>.

<sup>56</sup> Boudon, *Napoléon et l'hellénisme* cit., pp. 43-44.

<sup>57</sup> Bertrand, *Cahiers de Sainte-Hélène* cit., p. 11.

<sup>58</sup> *Mémoires pour servir à l'histoire de France* cit., vol. II (Gourgaud), pp. 189-192.

Alexandre est surtout grand pour avoir compris que toute conquête est « une combinaison de la guerre et de la politique ». Ce qu'il y a d'admirable chez lui, « c'est qu'il fut idolâtré par les peuples qu'il avait conquis ; c'est qu'après un règne de douze ans, ses successeurs se partagèrent son empire ; c'est que les peuples conquis lui étaient plus attachés que ses propres soldats ; qu'il était obligé à des actes de rigueur pour forcer ses généraux les plus intimes à se conduire politiquement »<sup>59</sup>. Il y a ici comme un regret de n'avoir pu imiter Alexandre sur ce point essentiel de sa stratégie. Dans son exil, Napoléon annote l'*Atlas classique et universel* de l'ingénieur géographe Pierre Lapie, publié à Paris en 1811. Il trace une ligne rouge entre Le Caire et la vallée de l'Indus, marquant l'itinéraire suivi par Alexandre et son armée<sup>60</sup>. La plus grande ressemblance entre les deux stratèges réside sans doute dans leur incapacité à s'arrêter, leur soif perpétuelle de victoires<sup>61</sup>.

\* \* \*

Ce sont les années d'exil qui permettent à Napoléon de s'exprimer plus longuement à propos des stratèges de l'Antiquité. Alexandre, Hannibal et César sont des références pour établir sa propre légende de grand homme de guerre. Il les évoque également pour illustrer l'art du commandement et ce qu'il appelle les principes de la guerre. Durant ses jeunes années, il s'en est imprégné mais dans des traductions et souvent de manière indirecte, surtout avec le *Polybe* de Folard. Encore à Sainte-Hélène, sa connaissance de César se base d'abord sur les commentaires de Turpin de Crissé. À la veille de ses campagnes de 1796 et de 1805, il étudie les opérations qui ont eu lieu au 18<sup>e</sup> siècle sur le même théâtre. Les guerres de l'Antiquité sont cependant toujours présentes à son esprit et il se demande même si les Grecs n'ont pas présenté les exploits d'Alexandre sous un jour trop favorable. Elles entrent aussi dans

<sup>59</sup> AN, 390 AP 25, ms. de janvier 1818, p. 95.

<sup>60</sup> *La Conquête de la mémoire* cit., p. 197. L'ouvrage est conservé dans les Musées de Sens (inv. 855.1.6).

<sup>61</sup> *Napoléon stratège* cit., p. 264.

Bruno Colson

son projet jamais abouti d'une bibliothèque de campagne. Lorsqu'il exerce le pouvoir et dirige ses armées, il fait des allusions à César ou Alexandre mais c'est sans doute d'Hannibal qu'il s'est le plus directement inspiré, dans la proclamation à ses troupes à la veille de la première campagne d'Italie et pour la seconde bien sûr, quand il réussit à traverser les Alpes. Quant aux stratégestes, c'est-à-dire essentiellement des historiens, il les a beaucoup critiqués, soulignant leurs carences et leurs invraisemblances, comme il l'a fait pour tous les théoriciens modernes de la guerre. Il opère ainsi une sorte de transition avec les penseurs militaires du 19<sup>e</sup> siècle qui, Jomini et Clausewitz en tête, laisseront de côté les Anciens, au bénéfice des campagnes de Napoléon.

**Abstract.**

Did Napoleon refer to ancient strategists in his military decisions and in his thoughts on war? At the Brienne military school, he did not learn Greek, but he did learn some Latin. In the commentaries on Polybius by the chevalier de Folard, he discovered the most famous manoeuvres of Antiquity, those of Epaminondas at Leuctra and Mantinea, the envelopment of the Romans by Hannibal at Cannes and Caesar's turning movement against Pompey's lieutenants at Ilerda. It was perhaps Hannibal whom he admired most, as evidenced by a conversation in 1800 reported by the poet N.-L. Lemerrier. Napoleon spoke more about the strategists of Antiquity when he was exiled to the island of Saint Helena. He used them as references to define the qualities of a general and to identify the "invariable principles of war".

**Keywords.**

Alexander the Great, art of war, Julius Caesar, Clausewitz, Hannibal, Napoleon, Polybius, strategy, tactics.

Bruno Colson  
Université de Namur  
bruno.colson@unamur.be